

Cœur sauvage

C'EST CE QUI S'APPELLE être aux premières loges. À peine sortie de l'aéroport de Gamba, un café à la main, j'aperçois déjà mon premier éléphant. Un mâle superbe, arborant les défenses droites et colorées par les tanins caractéristiques des éléphants des forêts, s'aventure dans l'enceinte de l'aéroport. Le vrombissement des réacteurs et les clignotants d'un avion en phase d'atterrissage mettent fin à cette incursion : l'éléphant prend peur, lance un barrissement tonitruant et s'enfuit vers les arbres d'où il était sorti.

Les champs pétrolifères du groupe Shell, géant mondial de l'énergie et de la pétrochimie, se trouvent au cœur du complexe d'aires protégées de Gamba, au sud-ouest du Gabon. Ils sont exploités depuis plus de 40 ans et, au cours des années 90, Rabi, le plus grand champ terrestre du pays, réalisait les deux tiers de la production nationale – le pétrole représente plus de 40 % du PIB gabonais. La production a chuté, mais les champs de Rabi et Gamba assurent tout de même 70 000 barils de brut de haute qualité par jour.

Étant donné l'envergure de cette activité industrielle, il est difficile d'imaginer un lieu plus sensible du point de vue écologique. Le complexe de 11 320 km² d'où le pétrole est extrait et pompé vers le terminal de Gamba, avec ses turbines rugissantes et son labyrinthe de tuyaux, abrite une biodiversité phénoménale. Cette sublime mosaïque de forêts équatoriales, savanes, mangroves, lagunes, lacs, plages et dunes se dresse entre deux des magnifiques parcs nationaux du Gabon, Loango et Moukalaba-Doudou.

Dès leur arrivée à Gamba, les employés de Shell qui découvrent le Gabon reçoivent un cours accéléré sur les réalités de leur nouvel environnement. Lorsque j'arrive à Yenzi, où logent les 80 membres du personnel cosmopolite de Shell et leur famille, le biologiste Olivier Pauwels est en train de montrer aux nouveaux venus des spécimens de serpents venimeux.

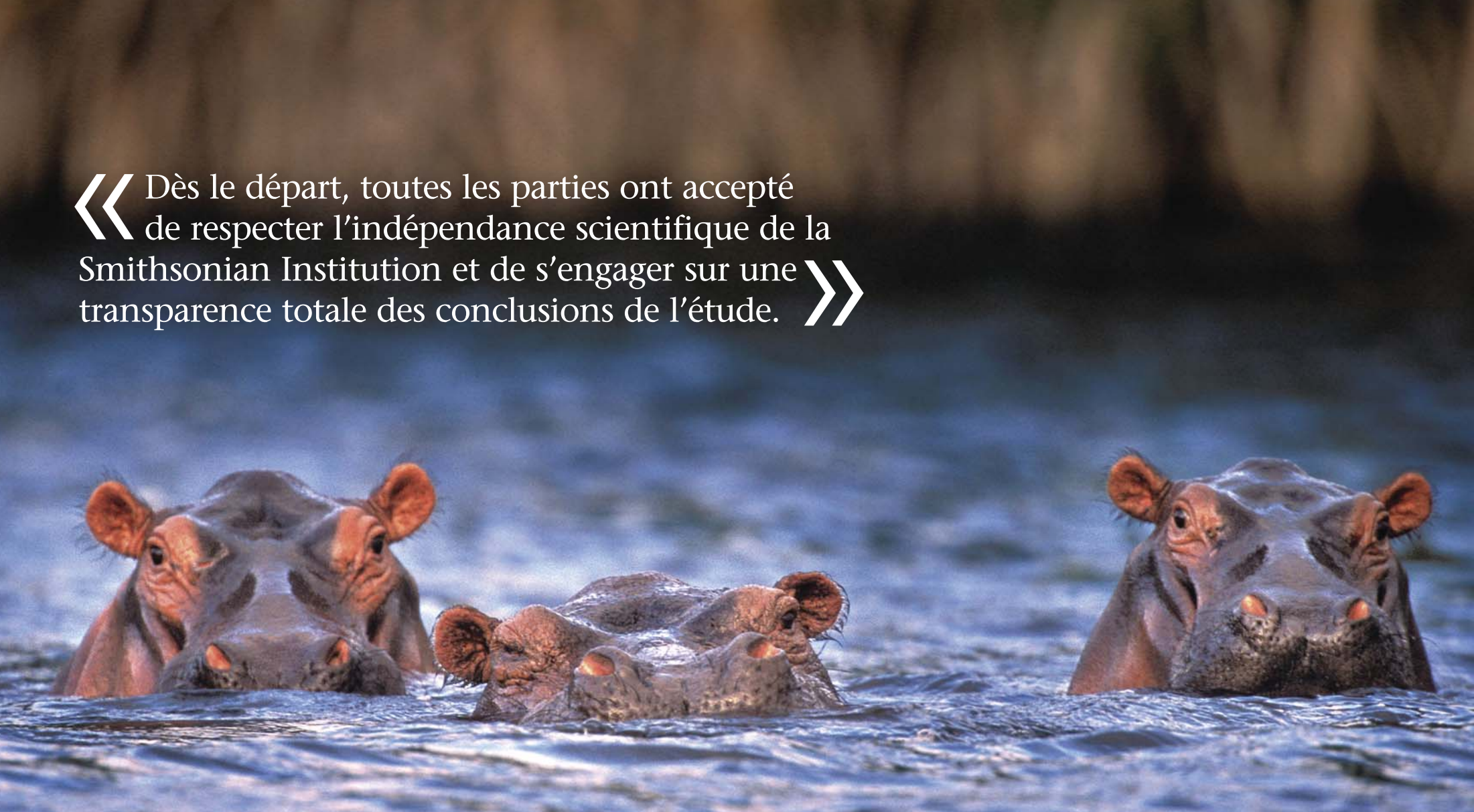
À Yenzi, les maisons de bois, l'école primaire et les équipements sportifs des employés de Shell sont érigés en bord de forêt, près d'une lagune. Les résidents partagent les lieux avec des crocodiles, des hippopotames, des lézards, des singes et le jour de ma visite les éléphants sont là en nombre.

« C'est la saison des mangues, explique M. Pauwels. Les éléphants sortent des forêts et entrent dans le camp pour manger les mangues →

Au Gabon, un partenariat novateur entre la multinationale pétrolière Shell et les Américains de la Smithsonian Institution est à l'origine d'un modèle de gestion environnementale qui pourrait s'étendre dans le monde entier.

CARLTON WARD JR. ET SINAB

« Dès le départ, toutes les parties ont accepté de respecter l'indépendance scientifique de la Smithsonian Institution et de s'engager sur une transparence totale des conclusions de l'étude. »



qui tombent de nos arbres. » Les chasseurs sévisent à l'extérieur du complexe – la chasse est illégale mais la législation insuffisamment appliquée –, ce qui encourage les pachydermes à entrer dans le camp. « Ici, ils se sentent en sécurité », ajoute le biologiste.

M. Pauwels distille ses conseils au personnel de Shell : ne jamais approcher un éléphant, laisser de nourriture dehors, faire de photos au flash ou du vélo dans le camp après 18h. « Insistez bien auprès de vos enfants, poursuit-il. Sinon, ici ce sera dangereux pour eux. Ils ne pourront pas courir plus vite qu'un éléphant. » Lorsque l'on rencontre un éléphant sur la route la nuit, il faut éteindre ses phares et ne pas klaxonner, car l'animal risquerait de prendre cela pour une provocation, dit-il. Sur le tableau du foyer est affichée une photo du capot écrabouillé d'un 4x4 – résultat de la rencontre entre un éléphant et la voiture de l'épouse d'un employé de Shell. « Elle a oublié d'éteindre ses phares, relate M. Pauwels. Elle n'a rien eu, mais la voiture... ».

Roger Ratanga, le directeur de la communication de l'entreprise, se rappelle l'arrivée d'un invité surprise au cours d'une fête organisée au bord de la piscine. « Un éléphant a traversé l'aire de jeux des enfants et s'est dirigé vers la piscine. Il y a plongé sa trompe, a bu une longue gorgée et il est reparti. »

Les forêts tropicales abritent la plus grande diversité de faune et de flore de la planète. Le Gabon, dont 80 % est boisé, représente un quart du Bassin du Congo. C'est la seconde zone tropicale au monde après la forêt amazonienne par la taille. La

région de Gamba est l'une des plus isolées du Gabon de par l'absence de route en bonne condition vers l'extérieur et l'une des mieux préservées.

Conscient de sa responsabilité dans cet environnement unique, le groupe Shell a créé l'événement en 2001 en établissant un partenariat avec les Américains de la Smithsonian Institution, un leader international de la recherche scientifique et des programmes de conservation basé aux États-Unis.

Dans le cadre de ce partenariat, la fondation Shell a octroyé une bourse de 1,9 million d'euros pour réaliser la première étude approfondie de la biodiversité tropicale de l'Afrique centrale dans le complexe de Gamba. Shell Gabon a fourni une assistance logistique et le projet a reçu le soutien total du gouvernement gabonais. Dès le départ, toutes les parties ont accepté de respecter l'indépendance scientifique de la Smithsonian Institution et de s'engager sur une transparence totale des conclusions de l'étude.

Pour la Smithsonian Institution, le projet présentait deux opportunités. D'abord, se pencher sur un environnement encore inexploré. Ensuite, fournir à une entreprise des recommandations qu'elle semblait disposée à utiliser de manière responsable.

Pour Shell, c'était bien plus qu'une opération de relations publiques, assure le PDG de Shell Gabon Hans Bakker. « La gestion de l'environnement est une part importante des principes de Shell », explique-t-il. Shell Gabon était déjà en 2000 le premier producteur de pétrole d'Afrique subsaharienne à obtenir la certification ISO 14001, →



UN SOUFFLE NOUVEAU

Les recommandations de la Smithsonian Institution ont déjà fait évoluer les pratiques de Shell Gabon. Des routes plus étroites sont construites et sur le bas-côté sont plantées des espèces indigènes qui évitent l'érosion. « Je n'étais pas surpris d'apprendre que certains animaux ne traversent pas une route large, dit le PDG Hans Bakker. Mais je n'aurais pas imaginé que certains oiseaux ne veuillent pas la survoler. Désormais, nous ne faisons plus de routes trop larges et nous conservons la voûte tropicale intacte par endroit pour permettre aux arbres de créer des voies aériennes. » La vitesse est limitée entre 40 et 60 km dans le complexe de Gamba et Rabi, et les déplacements de nuit sont extrêmement restreints. Les camps permanents dans la forêt sont interdits et les déplacements autour des têtes de puits réduits au minimum. Le torchage aussi est réduit car ce brûlage des gaz résiduels est nuisible aux insectes qui nourrissent ou pollinisent d'autres espèces. Le récent projet Rabi Phase III comprend un plan de 200 millions d'euros destiné à supprimer le torchage en réinjectant le gaz naturel dans le sol.



qui reconnaît la mise en œuvre des plus hautes normes internationales pour éviter et réduire les effets de ses activités sur l'environnement. En parrainant les scientifiques, la société espérait pouvoir améliorer la gestion de ses terrains.

En tant que directeur national du Programme de suivi et d'évaluation de la biodiversité de la Smithsonian Institution au Gabon, Olivier Pauwels était enthousiaste à l'idée de travailler sur un territoire vierge tel que celui-ci, même s'il admet son scepticisme initial. « À l'époque où l'on m'a dit que nous allions faire une étude écologique sur un champ pétrolifère, j'avais une très mauvaise opinion de l'industrie pétrolière », se souvient-il. Cinq ans plus tard, les conclusions des chercheurs allaient stupéfier la communauté scientifique et remettre en cause les idées reçues sur l'incompatibilité entre exploitation du pétrole et préservation de la nature.

Au début du projet, le premier objectif était de découvrir l'étendue de la biodiversité sur les sites d'exploitation pétrolière et plus tard dans les parcs nationaux du complexe de Gamba. « On parlait de grandes populations de gorilles et d'hippopotames, mais rien n'était répertorié », précise M. Pauwels.

Des découvertes fascinantes

Inventorier la faune et la flore de la région n'a pas été une mince affaire. Des expéditions ont été menées par une équipe de scientifiques de la Smithsonian Institution et près de 50 experts du monde entier venus d'autres agences de recherches réputées – ornithologues, botanistes, erpétologistes, entomologistes, anthropologues, etc.

Un laboratoire a été mis en place dans des locaux désaffectés de Shell à Gamba afin de servir de base scientifique. Il abrite aujourd'hui une importante collection de spécimens de faune et de flore du pays et sert pour la recherche, la formation et la sensibilisation des écoliers de la région aux questions environnementales. En fin d'étude, près de 3 000 espèces avaient été répertoriées dans le complexe de Gamba, parmi lesquelles des poissons, des amphibiens, des reptiles, des insectes, des orchidées et des arbres inconnus jusqu'alors.

Cet inventaire comprend 152 espèces de reptiles et d'amphibiens, dont le très rare scinque géant rouge, et d'autres créatures charismatiques telles que la grenouille crieuse des forêts, le crapaud verruqueux et le corpulent serpent atracaspide de Boulanger. Ont été répertoriées plus de 100 espèces poissons, dont la perche grimpeuse, capable de franchir de longues distances sur terre ferme, et sept variétés de poissons électriques ; 493 espèces d'oiseaux, dont le souimanga à tête verte et le tchitrec d'Afrique ; et 110 espèces de mammifères, tels que les léopards, gorilles des plaines de l'Ouest, oryctéropes et lamantins.

Les scientifiques ont également noté la présence de plus de 1 000 espèces d'invertébrés. C'est la plus grande collection d'Afrique centrale.

Pourtant, la plus grande surprise n'est pas venue de l'ampleur incroyable de la diversité de la région, mais de son emplacement. La plus grande concentration de faune a été répertoriée non pas dans les

Des hérons garde-boeuf escortent un gigantesque éléphant dans les marais émeraude du parc national de Loango à la saison des pluies. Ci-dessous, de gauche à droite : le personnel de Shell au terminal de Gamba ; vue aérienne des impressionnants bacs de stockage du site ; le scientifique Olivier Pauwels répertorie des amphibiens au cours d'une expédition nocturne.

« On pensait que la biodiversité serait moindre dans la zone industrielle, mais à la surprise générale elle est supérieure dans la concession de Shell. »

deux parcs nationaux, mais aux alentours des champs pétrolifères de Shell. En fait, au cœur des forêts luxuriantes et des marécages du champ de Rabi où les scientifiques ont fait la majorité de leurs recherches, ils ont découvert le plus grand nombre d'espèces de reptiles jamais classifiées au Gabon et le second site d'amphibiens du pays par sa richesse.

M. Pauwels explique ceci par les années d'isolement imposées à la région par Shell. Les normes strictes d'exploitation et de sécurité en vigueur à Rabi permettent de contrôler l'accès des visiteurs, le défrichage, la construction de routes et la restauration du site. Aucune personne non autorisée ne peut entrer, la vitesse est limitée entre 40 et 60 km/h et la circulation nocturne interdite.

Ces mesures ont bien servi la nature. Ici, les éléphants abondent et l'on voit des singes se balancer de branche en branche dans tous les alentours. « Le champ de Rabi est si bien protégé que la densité est exceptionnelle, s'enthousiasme M. Pauwels. Si vous voulez voir des animaux, venez à Rabi ! Vous en verrez encore plus que dans les parcs nationaux voisins. »

« On pensait que la biodiversité serait moindre dans la zone industrielle, mais à la surprise générale elle est supérieure dans la concession de Shell », confirme Chris West, directeur adjoint de la Fondation Shell. « Ce n'est pas dû seulement aux habitats naturels présents dans le corridor industriel, mais aussi à la préservation induite par les méthodes de gestion de Shell. »

« Nos études montrent que les animaux dans la zone patrouillée par Shell ne s'enfuient pas aussi vite que ceux de l'extérieur, qui sont menacés par les braconniers. Dans la concession, les éléphants marchent à côté de votre voiture. Si vous sortez du site, vous avez plus de mal à les apercevoir », constate le Dr Alfonso Alonso, directeur pour la conservation et le développement au sein du programme de la Smithsonian Institution. « Certains grands mammifères ont tiré un très grand bénéfice des processus de gestion pétrolière qui ont réduit la pression que les chasseurs faisaient peser sur eux. »

Les travaux des scientifiques se sont avérés d'une telle utilité que Shell Gabon continue à financer des études et le développement d'un plan d'action sur la biodiversité. La relation, indique M. Pauwels, s'est développée bien au-delà de ses attentes et la Smithsonian Institution est passée d'un rôle d'observation à un véritable partenariat. « Nous élaborons maintenant une série de recommandations pour la réduction de l'impact de Shell sur l'environnement en nous concentrant sur des solutions pratiques », dit-il.

L'équipe de la Smithsonian Institution se penche plus avant sur les impacts primaires et secondaires des activités de Shell. Comment les animaux réagissent-ils lorsque de nouvelles routes fragmentent leur habitat ? Les éléphants se déplacent-ils dans les deux parcs nationaux ou restent-ils dans le corridor industriel central ? Pour que ce système d'aires protégées porte ses fruits au Gabon, il est crucial de comprendre l'impact de l'exploitation →



CARLTON WARD JR. ET SINAB



CARLTON WARD JR. ET SINAB

des ressources naturelles sur l'habitat des animaux.

Jusqu'ici, les recommandations concernent des questions telles que l'interaction humains-éléphants, la construction de routes et la préparation des emplacements de forage. Déjà, les routes construites sont plus étroites. « Que certains animaux ne traversent pas une route large ne me surprend pas, dit le PDG Hans Bakker, mais je n'aurais pas imaginé que certains oiseaux ne veuillent pas la survoler. Désormais, nous ne faisons plus de routes trop larges et nous conservons la voûte tropicale intacte par endroit pour permettre aux arbres de créer des voies aériennes. » D'autres recommandations insistent sur l'interdiction des campements permanents en forêt et un défrichage minimal autour des têtes de puits. Des progrès technologiques permettent désormais à Shell de ne plus se limiter au forage vertical et de réduire ainsi le nombre de puits nécessaires.

Les effets sur la faune du torchage des gaz résiduels sont aussi à l'étude. Il est particulièrement dangereux pour les insectes – qui nourrissent ou pollinisent les autres espèces –, car ils sont attirés par la lumière des flammes. Les puits remontent à la surface un mélange de pétrole, d'eau et de gaz naturel. Après séparation, l'eau est nettoyée et rejetée, et le gaz naturel – non rentable au Gabon – est brûlé à la torche. Le nouveau projet Rabi Phase III, un plan de 200 millions d'euros, mettra un terme à cette pratique en réinjectant le gaz naturel dans le sol. « Nous savons aujourd'hui que le torchage a un impact important. Nous avons donc construit des installations coûteuses pour récupérer le gaz, le compresser et le pomper dans le sol », explique M. Bakker.

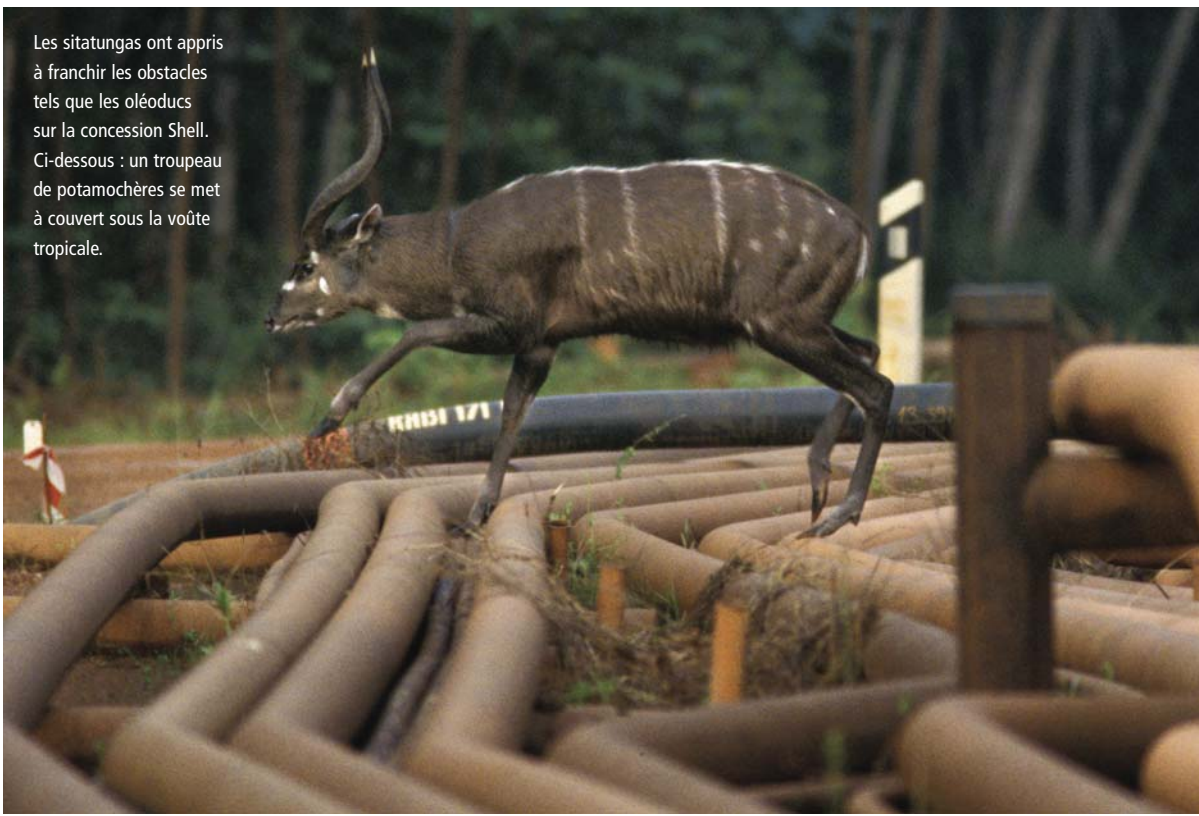
Ce partenariat révolutionnaire a déjà permis de lever un voile passionnant sur l'impact environnemental à long terme des compagnies pétrolières. La Smithsonian Institution et Shell planchent actuellement sur un code de déontologie international destiné à toutes les entreprises de Shell engagées dans des zones sensibles d'un point de vue écologique, dans les 145 pays où le groupe évolue.

Selon M. Pauwels, c'est à ce jour la collaboration la plus étroite jamais établie entre l'industrie pétrolière et la science. « En ce qui nous concerne, cette relation est extrêmement solide et interactive, et c'est un exemple de ce qui pourra se faire à l'avenir avec d'autres compagnies et dans d'autres secteurs. C'est en passe de devenir rien moins qu'un modèle universel. »

Les résultats, qui ont été transmis à l'Association internationale de l'industrie pétrolière pour la sauvegarde de l'environnement (IPIECA) et rendus publics, auront peut-être une portée encore plus grande. « Gamba est une région exceptionnelle. Toutefois, l'industrie pétrolière s'implante de plus en plus dans des lieux exotiques et cette situation deviendra sans doute plus courante, poursuit M. Bakker. Par exemple, Shell travaille en Alaska. L'environnement est une question que nous ne pouvons pas ignorer. » ■

Sarah Monaghan

Les sitatungas ont appris à franchir les obstacles tels que les oléoducs sur la concession Shell. Ci-dessous : un troupeau de potamochères se met à couvert sous la voûte tropicale.



RETOUR VERS LE FUTUR

C'EST EN 1963 que Shell découvre les gisements de Gamba et le pompage débute en 1967. La question de la quantité de pétrole restante revêt une importance toute particulière pour les 7 000 habitants de la ville de Gamba.

« Gamba, c'est Shell Gabon », résume le maire de la bourgade. Mais après 40 ans, le débit de pétrole diminue. Que cela signifie-t-il pour la ville et les environs ? « Avant notre arrivée, Gamba n'était qu'une petite communauté de quelques centaines d'âmes, puis d'autres personnes sont venues y chercher fortune. Maintenant, il y a beaucoup d'interrogations sur ce qu'il adviendra après notre départ », confie Hans Bakker, PDG de Shell Gabon.

Quant à une éventuelle date, difficile de faire un pronostic. « Il ne suffit plus de faire un trou dans le sol pour voir jaillir le pétrole, constate-t-il. Maintenant il faut faire de gros efforts, ce qui rend la longévité de cette entreprise difficile à évaluer. »

Les champs de Gamba sont « matures », comme on dit chez les pétroliers, et la production a donc atteint son niveau d'exploitation maximal. « C'est normal, lorsque des champs pétrolifères sont exploités longtemps. La production stagne, mais il y a encore des opportunités. Nous examinons de nouveaux concepts de

développement et nous espérons tirer encore beaucoup du champ de Rabi. »

Bien que Shell Gabon n'ait pas encore fixé de calendrier de retrait, la Fondation Shell travaille déjà avec les habitants et les écologistes à l'élaboration d'une stratégie à long terme pour combler le vide que causera le départ de l'entreprise.

« Nous avons monté un projet nommé Vision Gamba 2015 – une date artificielle qui suggérerait qu'en 2015 ce serait peut-être terminé –, mais je pense que cela durera plus longtemps, dit M. Bakker. C'était quand les prix du pétrole étaient plus bas et la conjoncture moins favorable. Avec l'envolée des prix, la situation est plus positive. Nous planifions nos investissements dans l'optique d'une exploitation sur encore 10 à 15 ans. Ce qui ne veut pas dire que dans 10 ou 15 ans tout va s'arrêter. Nous pensons que l'exploitation va durer encore longtemps. »

Cette région isolée ne dispose que de liaisons de transport très limitées. La plupart des habitants dépendent de Shell pour leur emploi. On pense que beaucoup partiront lorsque l'exploitation cessera. Ceux qui resteront, estimés à 40 %, devront trouver une manière de subvenir à leurs besoins.

La Fondation Shell, Shell Gabon et les acteurs de la vie locale mettent en place des financements pour les petites entreprises et

la formation professionnelle. Ceci permettra de monter des entreprises ne dépendant pas de l'industrie pétrolière, telles que le maraîchage. Suite aux recommandations de la Fondation, Shell Gabon octroie des bourses pour aider les habitants de la région à créer des activités génératrices de revenus.

On espère également que l'écotourisme, qui s'appuie sur les parcs nationaux, l'observation de la faune et la pêche de loisirs, permettra de diversifier l'économie locale.



Un habitant de Gamba arrose son jardin avec l'eau de la rivière. Le maraîchage est l'une des activités viables soutenues par Shell Gabon dans le cadre de la préparation à « l'après-pétrole ». Ci-dessus : lorsque ce petit garçon atteindra l'âge adulte, les perspectives d'avenir seront-elles positives à Gamba ? Les environnementalistes et Shell sont à l'œuvre pour répondre favorablement à cette question.